

KAREL HYNEK MÁCHA

PÈLERIN ET BRIGAND
DE BOHÊME



EDITIONS
ZOE

LES CLASSIQUES DU MONDE

PÈLERIN ET BRIGAND DE BOHÈME

*La collection
Les Classiques du Monde
est dirigée par
Laure Pécher*

KAREL HYNEK MÁCHA

PÈLERIN ET BRIGAND DE BOHÊME

Œuvres choisies

*Un soir au mont Bezděz, Marinka, Les Gitans, Le Monastère de Sázava,
La Chartreuse de Valdice, Le Journal d'un moine, Dissension des mondes,
Le Pèlerinage aux Monts-des-Géants,
Retour, Journal (16 septembre – 6 novembre 1835), Poème, Mai.*

Textes traduits du tchèque,
présentés et annotés par Xavier Galmiche

Suivis de *Karel Hynek Mácha – Dissension des mondes*,
de Xavier Galmiche

EDITIONS
ZOE

LES CLASSIQUES DU MONDE

Les Classiques du Monde remercient
le Ministère de la Culture de la République tchèque
pour son soutien à la traduction de ces œuvres

Le traducteur remercie Zdeněk Hrbata, Petra Křivánková-James,
Christine Laferrière, Martin Procházka,
Jan Rubeš et Markéta Theinhardt pour leur relecture,
et Michel Maslowski pour les traductions du polonais

Cet ouvrage a été publié
avec l'appui de la Ville de Genève –
Département des affaires culturelles

© Les Classiques du Monde 2006, pour la traduction française
www.lesclassiquesdumonde.org

© Éditions Zoé, 2007, pour la présente édition
11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2007
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Evelyne Decroux

Illustration : K. H. Mácha, *Jeune fille couchée*
(peut-être le motif aperçu sur une tombe, voir Journal,
17 septembre 1835), dessin à l'encre rehaussé à l'aquarelle,
Památník národního písemnictví – Prague

ISBN : 978-2-88182-579-8

ISBN EPUB 978-2-88927-961-6

ISBN PDFWEB 978-2-88927-962-3

Prologue

Karel Hynek Mácha (1810-1836) est l'auteur du grand poème *Mai* qui donna son envol à la littérature tchèque moderne. Il conçut également une œuvre en prose diversifiée qui comprend un « roman romantique » (*Les Gitans*), des récits historiques (*Le Monastère de Sázava*, *Valdice*, *Le Journal d'un moine*), des proses de petit format qui vont du conte fantastique (*Le Pèlerinage aux Monts-des-Géants*, *Retour*) à des récits empreints de matière autobiographique (*Un soir au mont Bezděz*, *Marinka*), ou encore des fables à la limite du dialogue philosophique (*Dissension des mondes*).

Jusqu'à présent, bien peu en avait été traduit en français. Ce volume d'œuvres choisies par Xavier Galmiche, traducteur et spécialiste de littérature tchèque, permet enfin au lecteur francophone d'avoir accès au génie littéraire de celui qui se projeta dans la double figure du Pèlerin et du Brigand de Bohême. Il comprend *Les Gitans*, une sélection d'autres proses, son grand poème *Mai* précédé de quelques courts poèmes, ainsi que des extraits de son journal.

L'éditeur

I

Images de ma vie

Un soir au mont Bezděz

Mácha aurait conçu *Images de ma vie* comme un cycle de récits fondé sur des images frappantes, où aurait peut-être figuré *Dissension des mondes* (p. 183). Il n'en acheva que deux, *Un soir au mont Bezděz* et *Marinka*.

À son ami Sabina, Mácha aurait confié: «J'en recèle un bon stock, d'images de ce genre! Sitôt que je me serai épanché sur ces éléments démoniaques qui maintenant me dominent, je reviendrai à la vie des gens. Pour l'heure, seuls leurs côtés excentriques sont apparus à mes yeux, peut-être sympathiserai-je avec leurs côtés plus communs une fois que je les connaîtrai.» (Sabina, 1858, p. 342).

Un soir au mont Bezděz fut probablement rédigé à la Pentecôte (18 mai) 1834 et publié dans la revue *Květy* (22 mai 1834). Le texte reprend parfois mot pour mot des paragraphes du *Carnet de notes* de l'auteur, datant d'une excursion de 1832 au mont Bezděz¹. Plus que d'un récit, il s'agit d'une méditation motivée par une image poignante (une femme enterrant son enfant) et interprétée comme une vision fantastique. *Un soir au mont Bezděz* est l'une des étapes dans la formation d'une métaphysique visionnaire et pessimiste dont le *Pèlerinage au Mont-des-Géants* (p. 191) donnera une illustration spectaculaire.

À plus d'un il semblera étrange que je commence ces images de ma vie par un soir, comme si le crépuscule se faisait déjà en mon âge encore si juvénile. Et ceci me paraît

aussi bizarre: chez moi, tout commence avec le soir, et de telle manière que je me suis habitué à considérer que le début de tout est le soir, et le soir, le début de tout; et ainsi même ma jeunesse, le premier âge de ma vie, me semble soir; et de la sorte, toutes les fois que j'ai vu dans un livre comparer la vie humaine aux fractions du jour, j'ai jugé qu'il ne convenait pas de rapprocher le temps de l'enfance et de la jeunesse au matin, non plus qu'appeler l'adolescence midi, ni de joindre l'âge adulte à l'après-midi et la vieillesse au soir et à la nuit; mais il m'est toujours apparu qu'il fallait appeler l'enfance soir, l'adolescence nuit, et ainsi de suite.

Car c'est enfant que l'homme pénètre en ce monde; dans l'étreinte du soir, la terre flambe en de roses rougeoisements comme une image belle et calme; seul le proche paysage est distinct, à portée de regard; les lointaines montagnes devant et derrière nous ne font que miroiter comme des ombres ténébreuses dans le ciel vespéral. C'est dans ce silence que la terre et ses créatures se dévoilent à l'œil clair et à l'âme innocente de l'enfant; il n'aperçoit que ce qui lui est le plus proche, il ignore le passé, n'interroge pas le futur; tout lui promet une vie silencieuse et belle, il vit dans son innocence comme dans l'odeur qui monte des prés vespéraux; son âge passera rapidement, plus vite qu'un soir de printemps.

Puis le soir s'approche peu à peu de la nuit; l'une après l'autre les étoiles se hissent à l'horizon du ciel azuré, comme les rêves, l'un après l'autre, et les désirs, l'un après l'autre, dans l'esprit de ce jeune homme. Il perdra peu à peu du regard cette terre sur laquelle il vit, à mesure que la nuit profonde la lui dissimule, comme pour la lui cacher de plus en plus de son ombre. Et lui n'aspire, toujours plus haut, qu'à ses rêves, aux innombrables étoiles de sa fantaisie. La langue tchèque a parfaitement appelé cet âge d'adolescence

jinošství, «l'âge étrange»; le jeune homme est à cet âge un étranger, il est le *jinoch*, le jeune homme, l'autrui de notre terre, il erre dans d'autres espoirs, il se hausse dans les hauteurs en volant sur ses peurs, il se tient seul, il ne voit rien d'autre que les chimères de ses propres images*.

Plus haut il monte, plus froide est l'ombre de la nuit dans laquelle il pénètre; puis il ne veut plus être seul, il désire voir le jour, il redescend, toujours plus bas, et retourne à la terre; le voici maintenant homme et son matin advient; ses rêves s'éloignent comme les étoiles nocturnes dans l'éclat de l'aube et il considère la terre qui lui a été rendue dans une lumière nouvelle, celle du matin, il l'aime et vit en elle. Puis vient midi. L'homme las cherche l'ombre fraîche de profondes broussailles pour se reposer après avoir travaillé. Tout se tait, partout le silence, tout est écrasé par la chaleur de midi. L'homme s'étend à l'ombre; dans la vapeur du milieu du jour palpite autour de lui la terre silencieuse comme l'image de ses années enfantines; les autres créatures, loin de lui, se dressent comme des flammèches à demi passées, à demi éteintes, jusqu'à ce que dans un sommeil sans rêves ses songes finissent par périr.

C'est ainsi que je considère les différences entre les âges de l'homme; et c'est ainsi qu'un soir clair me rappellera toujours ma jeunesse, quand des cheveux gris couvriront ma tête, quand le soleil du midi ardent courbera ma nuque; et c'est aussi de la sorte, en cet instant où j'en suis à la première image de ma jeunesse, que l'obscurité vespérale m'envahit. Pourtant, les images de ma vie ne débutent pas par un rigoureux soir d'hiver; mais c'est un soir plaisant et clair, tel qu'il en est après l'orage de l'après-midi, qui me trouva dans les ruines du château de Bezděz.

* Interprétation libre du mot *jinošství* (l'adolescence) à partir d'une étymologie populaire associant le substantif *jinoch* (le jeune garçon, l'adolescent) à la racine de *jíný* (autre).

Au-dessus de moi flottaient de petits nuages gris comme des troupeaux d'agneaux, mais d'autres, noirs et épais, se couchaient derrière les monts, plus ténébreux que les ombres obscures des montagnes où s'engloutissait le soleil couchant. À l'est, la lune nouvelle se levait, et le grand étang de Hirschberg luisait à demi de l'éclat du soleil et à demi de la faible lumière de la lune. Une fumée épaisse se gonflait au-dessus de Hirschberg, quand soudain, se déchirant, elle laissa voir comme l'ourlet sombre d'une image à la beauté éclatante ; car derrière cette brèche s'élevaient les ruines du château de Jestřabí, comme un bateau des mers, dans les teintes bariolées d'un arc-en-ciel qui se serait allongé derrière un voile de couleur. Par-delà les montagnes s'étaient levés les soleils de mondes lointains, le nôtre s'étant déjà couché, et la terreur silencieuse de la nuit solennelle pesait sur ma poitrine dans les ruines immenses.

Alentour l'air était plus silencieux et majestueux, les bois grondaient sourdement, on entendait de loin des clameurs sonores et l'aboiement des chiens ; juste sous les montagnes sonnaient les cloches des vaches revenant à l'étable.

Le vent froid s'égayait sur la montagne et entraînait ici et là des feuilles jaunies. Bien des feuilles emportées retombaient plus bas sur la montagne ; ces ruines leur faisaient un effet solitaire, triste, désert ; elles voltigeaient depuis ces froides altitudes, pour mourir en bas, parmi les fleurs des champs, près du cœur des hommes ; ainsi les rois vieillissants descendent-ils de leurs trônes dorés pour, à peine revenus à la vie, mourir dans les bras de l'amour au milieu de leur peuple.

À moi aussi l'endroit faisait un effet de solitude et d'affliction. Une fois encore je traversai ces ruines majestueuses, une fois encore j'observai la chapelle détruite, puis je me dirigeai vers la toute première porte en suivant un long chemin : il menait, sur un grand rocher lisse, sur peut-

être plus de cent pas. Au-dessus de moi la grande tour ronde se baignait dans le pur éclat de la nouvelle lune ; les fenêtres du couvent en ruine miroitaient en dessous d'une faible lueur ; et l'impression ne me quittait pas que les têtes grisonnantes des moines défunts contemplaient depuis leurs cellules en ruine la nuit silencieuse. En dessous se trouvait l'ancienne prison du roi Venceslas, qui se détachait du couvent par son antique édifice noir, et la tour, plus basse, de la porte suivante. J'atteignis cette porte ; la sortie était bordée de broussailles épaisses et un arbre étroit se balançait en se penchant vers elle, comme pour dire adieu au promeneur sur le départ. À main gauche, quatorze oratoires fraîchement chaulés, où les pèlerins qui suivent le chemin de croix font leurs dévotions, s'étagaient tout le long. Je passe la porte, je vois en bas luire les lumières du village endormi. « Qu'est-ce ? » À quelques pas de moi, dans l'ombre d'un chêne centenaire, s'humiliant dans la poussière devant l'image pieuse, la tête appuyée contre l'oratoire, était allongée la silhouette blanche d'une femme ; près d'elle se trouvait un balluchon. Je m'approche. Dans le balluchon, destiné au linge et autres affaires de voyage, il y avait un petit cercueil d'enfant. Avec des fleurs et des images pour ornements, un petit enfant y était couché, qui semblait dormir ; une mouche de Saint-Jean* scintillait sur son front, d'une blancheur de neige. D'en bas s'élevait la voix triste des cloches appelant le peuple après l'Angélus à s'agenouiller pour la prière aux défunts. Je lève les yeux ; la grande tour s'élevait, comme un spectre nocturne au-dessus de nous, le reste des ruines lui faisait comme un grand manteau déployé. Je réveille la pèlerine en prière. Elle se lève ; haute stature.

* Un ver luisant. (N.d.T.)

« Que faites-vous à prier si tard ? lui demandé-je.

— Là-haut est notre logis », répond-elle d'une voix caverneuse, prend son sac et d'un pas délié disparaît sous la porte étroite ; je redescendis la montagne et peu après me retrouvai au village.

Me voici devant un muret ; c'était l'auberge, me semblait-il, car celle que j'avais quittée, le soir venant, pour gravir la montagne, était entourée d'un mur tout pareil ; le noir m'empêchait de rien distinguer d'autre ; « Je vais prendre du repos ici et ferai de bons rêves après ma pérégrination d'aujourd'hui » ; je passe le portail ouvert et me retrouve au milieu du cimetière du village

« où sous les tertres dorment les morts silencieux² ».

Interdit, je m'en retourne et c'est après un long moment que je retrouvai mon auberge.

Le soleil ne s'était pas levé que j'étais de nouveau dans la montagne à chercher la personne rencontrée cette nuit. Rien nulle part. Du côté du couchant, au-dessus d'un jardin, se trouvait une tombe nouvelle, et le soleil levant devrait la petite croix plantée sur la sépulture basse. Je quittai la contrée vers l'est, en direction du soleil levant. Je n'entendis plus jamais parler de la pèlerine de la nuit.

Marinka

Ce récit, achevé probablement en mai 1834, publié dans la revue *Květy* (n° 23 à 25 des 5, 12 et 19 juin 1834), condense de nombreux éléments autobiographiques, notamment les randonnées dans les Monts-des-Géants et les modèles du personnage de l'héroïne (la description de Marinka correspond au physique de Lori, la maîtresse de Mácha, mais avant sa liaison avec cette dernière Mácha avait rompu avec une Marinka Stichová, etc.).

Plus conforme au genre du récit que *Un soir au mont Bezděz*, et caractérisé par la présence de certains éléments de réalisme, *Marinka* n'en est pas moins avant tout une construction poétique visant l'évocation d'un monde idéal. Son caractère artistique est annoncé par l'analogie musicale (la structure se réfère à la terminologie des compositions lyriques: «ouverture», «actes», «intermezzo») et des arts plastiques (référence à «la Mignon de Goethe peinte par Schadow», cf. p. 286).

*Vale lasko ošemetná!
Adieu! Lebe wohl*!*

OUVERTURE

*Homme tourmenté, mai est déjà là!
Ton pâle visage encore se morfond?
Va dans la nature, le soleil rendra
le rose à tes joues, le calme à ton front!*

*Je sors au soleil. Sur les prairies fleuries
vers l'ouest je vois comme il étincelle,
et dans ce reflet ma face rougit
et semble s'orner de roses nouvelles.*

*Dans la poussière à genoux, j'essuie
mes mains au soleil; la rumeur des pins
et du rossignol lui portent ma plainte,*

*mon tourment semblant près d'avoir fini;
le soleil s'éteint, et la nuit tombant
redonne à mes joues leur pâleur d'antan.*

PREMIER ACTE

Mai! oh! mai! beau mai! Dans ton étreinte jubile la terre qui revit! Hélas, aucun sentiment n'est assez pur pour n'être point mêlé à celui qui lui est contraire! Comme dans le contentement que ressent d'abord le passant au spectacle d'un paysage délicieux au cours de son voyage se mêle le

* « Vale, amour fallacieux! Adieu! Vis bonne vie! » Extrait d'une chanson macaronique des rues, dont l'existence est attestée en 1786.

chagrin de s'en séparer bientôt, comme de la douceur du premier baiser résulte aussitôt l'amertume du dernier, de même toute la joie, toute la jubilation que la terre manifeste à ta venue, beau mai, s'accompagne sur son visage de la tristesse et de la douleur de se séparer de toi, et mon cœur lui répond, comme en écho!

Quel grouillement, comme les gens sont divers! Bariolées, les toilettes féminines se mélangent aux sombres costumes des hommes. À gauche et à droite, on se salue et on fait des courbettes! Jardin du comte Canal*, ta gloire s'élève à nouveau parmi les arbres ressuscités; les beautés pragoises se pressent à nouveau vers toi pour leurs réunions coutumières! Ici une dame au chapeau emplumé marche au côté d'un svelte jeune homme qui tortille une jeune et courte barbe et qui fait sonner ses longs éperons, que bien des demoiselles en revenant d'ici maudiront ce soir en quittant leur unique toilette d'apparat; et voici une femme toute jeune à grande coiffe qui, plus fière encore, se promène du côté des militaires; et voici, sa petite tête enfoncée dans une coiffe de jeune fille encore plus grande, que dans la foule dense se presse une fille de la ville, accompagnée d'un commis de boucher, observant la foule des étudiants qui se masse ici à la suite d'une bande de filles en costume. Conformément à leurs vœux, les étudiants rejoignent au plus fort de la presse la bande des filles, chacun d'entre eux se considérant bien heureux s'il peut au moins d'une caresse légère toucher la robe ou la main de sa bien-aimée.

Quel grouillement, comme les gens sont divers! Et sur toute cette troupe, l'amour étend son aile, comme la musique – qui joue, tout le jour durant, au milieu du vaste espace, devant le café – étend jusqu'à son dernier accord

* Jardins ouverts en 1790 par le comte Canal, dans le quartier actuel de Vinohrady. (N.d.T.)

au-dessus des tables occupées; comme le soir clair étend ses rougeurs roses au-dessus des ombres vertes du jardin, durant tout ce jour chaud qui passe.

La main me fait mal à force d'agiter mon chapeau; je m'en vais du côté où les arbres se voûtent sous la coupole bleue du ciel vespéral. Je suis seul.

Au-dessus de l'herbe à moitié sèche des vastes champs s'élève le bourdonnement mélancolique des mouches du soir; le soleil disparaît derrière Petřín sombre et blême. La rumeur de ceux qui se promènent dans le parc, comme le murmure d'ondes lointaines, est portée par le silence du soir. Le lilas et le jasmin en fleur, comme à l'agonie, embaument doucement, et de leur ombre surgissent, tantôt plus faibles, tantôt plus fortes, les ritournelles du rossignol qui chante la douleur de l'amour. Je marche sur les parterres des fleurs échauffées par la touffeur du jour, des plantes étrangères, qui, transportées du climat de leur contrée étrangère, font amicalement passer leurs frondaisons dans le sein d'une mère qui leur est inconnue, dans la tombe froide en contrée étrangère; car la terre, qui n'est pas à leur mesure, ne nourrit pas leurs tristes fleurs. Les accents éloignés, allongés des cors de chasse, émis depuis les promenades de Wimmer*, se balancent au-dessus, et le bruit des cloches du soir, issu de Prague, la vaste ville aux cent tours, bat tristement à mon oreille.

Quel drôle de personnage! Un homme long et hâve, vêtu du grand manteau rouge de vieille façon et de culottes du même style descendant jusqu'aux genoux, est assis sur le bord d'un sentier solitaire. Ses souliers, des bottines larges, étaient serrés sur des bas reprisés en maints endroits, mais d'un blanc immaculé; ses longs cheveux nattés tombaient

* Vergers plantés au début du XIX^e siècle par le baron Wimmer, dans le quartier actuel de Vinohrady.

par-dessus son épaule sur sa poitrine. Les longues pointes d'un foulard blanc pendaient sur une veste bleue brodée d'argent mais déjà fort usée. Devant lui reposaient à terre un tricorne, à sa droite un sac de paille tressée et par-dessus un violon. Il mendiait.

Mais pourquoi venir s'asseoir ici? C'est un endroit si peu passant; sur ce sentier désert, qui donc vient s'égarer? Là-bas dans le parc, la foule est si dense, et c'est ici qu'il vient! Peut-être aura-t-il fait le calcul que dans une foule, chacun, en apercevant un mendiant, se dira: «Ce n'est pas à moi qu'il s'adresse; nous sommes si nombreux; un autre lui donnera la pièce, pas moi!», et qu'ainsi l'un après l'autre ils passent sans lui faire la moindre aumône, tandis qu'ici où il ne vient qu'une personne isolée de temps en temps, il peut s'adresser à chacun en particulier, et qu'en ce cas la plupart des passants lui donnera quelque chose, fût-ce à contre-cœur, fût-ce sous le coup d'une sorte de gêne ou de quelque autre sentiment semblable. Peut-être avait-il honte de mendier en public? Ou bien savait-il que sur ce sentier apparaîtraient les plus sensibles d'entre les promeneurs, de cette sorte d'hommes qui, pour peu qu'ils aient de quoi, lui donneraient certainement, et volontiers?

Toute sa personne, son visage long et émacié, plaident pour la première hypothèse; son front haut et fier pour la seconde; seuls ses grands yeux bleus trahissaient que la troisième était la vraie raison de son éloignement, loin de la foule des bourgeois insensibles, dans ce royaume de silence et de sensibilité.

L'observant, je me tins quelque temps à distance. Qu'un passant vînt à s'approcher, cet étrange mendiant plantait dans le sien son œil perçant; il prenait le violon dans sa main, ou bien non, sans jamais se tromper. S'il jouait du violon, il recevait quelque chose, s'il ne jouait pas, il ne recevait rien. Ayant observé cela, j'étais embarrassé de savoir s'il me

fallait passer près de lui ou non, n'ayant pas de quoi lui faire une aumône que, sinon, je lui aurais volontiers laissée; voir qu'un homme qui s'humilie à mendier ne reçoit rien m'a depuis toujours laissé une forte impression de dégoût, ou – je ne sais m'exprimer convenablement – d'étrangeté.

Raffermissant mon regard autant que je le pouvais, je m'avance, redoutant de le voir tendre la main vers son violon. Contre son habitude, son œil ne fixa pas mon visage; sans même jeter un coup d'œil vers moi, il cherchait avec application quelque chose dans ses poches. Je passe près de lui. Lui, levant la tête, m'appelle de mon nom. Stupéfait, je m'approche de lui, et sa main émaciée et osseuse me tend un papier replié. Je le prends, je continue mon chemin; lui, saisissant son violon, auquel auparavant il n'arrachait, comme ci comme ça, que des sons grinçants et quelques accents exécutés très tristement, purs, semblables à une prière, s'élevèrent gracieusement dans la senteur vespérale de la contrée tranquille.

Je regarde autour de moi; personne ne s'approchait, il me considérait; ainsi c'est à moi que s'adressait ta prière, pensai-je, et à peine eus-je atteint les buissons bas que j'avais ouvert le billet qu'il m'avait tendu. Un son retenu, tremblant, concluait la chanson triste, comme le final simple et bienveillant de toute la musique.

La lettre était écrite d'une main de femme; de l'autre côté quelque chose avait été griffonné, que la personne qui avait écrit cette lettre avait tenté d'effacer, ne réussissant qu'à rendre méconnaissable le dessin. La main avait écrit ceci: lui avaient été remises, par quelqu'un, peut-être l'un de mes amis, ou d'une quelconque autre façon, à elle qui aimait la musique plus que tout, quelques-unes de mes chansons, en manuscrit, et elle possédait même, l'ayant désiré, certains de mes écrits: et ainsi, me connaissant par mes travaux, elle demandait aussi de me connaître en per-

sonne. Malade de longue date de tuberculose, elle ne connaissait d'autre moyen que de me demander par cette lettre, confiée, disait-elle, à son père, que je lui rendisse visite le lendemain. Le logis qu'elle indiquait était dans le quartier Saint-François, derrière le couvent Sainte-Agnès; une maisonnette basse dans une ruelle étroite, la deuxième en partant du coin. Toute la lettre était née d'une profonde tristesse et de l'infinie confiance de me voir exaucer la prière qu'elle transmettait; elle devait me bien, me très bien connaître. Attristé, je fixai de mes yeux la lettre que je serais dans mes mains, sans bouger, peut-être même sans penser; ou bien peut-être m'éveillai-je de pensées dont j'ai perdu le souvenir. Les sons du violon me guidaient sur les sentiers de mon oubli.

«*Ei, da haben wir unsern Malkontenten*!*» s'écrièrent des voix, et un groupe d'étudiants de mes amis se précipitait sur moi.

«*Bei Gott, ein Liebesbrief. Lass sehen**!*» s'écria l'un d'eux en s'emparant de la lettre.

— Bas les pattes! » m'exclamai-je, et repoussant au loin le touche-à-tout que j'avais saisi au torse, je me hâtai chez moi. À moi, cette lettre était sacrée. Les sons victorieux de la musique et le rire de ceux qui étaient demeurés là s'élèvent derrière moi. J'arrive chez moi et, esseulé, je m'assois, la tête reposant sur ma table, absorbé dans des pensées profondes.

(Le rideau de la nuit tombe.)

* En allemand. *Ah! le voici, notre pleurnichard!*

** En allemand. *Par Dieu! une lettre d'amour: Laisse voir!*

INTERMEZZO

Nuit ténébreuse, ô ! nuit claire !

L'une et l'autre vous me torturez.

Sombre, elle me jette en l'abîme,

claire m'attire vers les cîmes ;

de l'abîme je crains la ténèbre,

la lueur je ne puis gagner.

Étoiles claires, étoiles du firmament,

à vous j'aspire, au royaume de la lumière,

las ! la terre seule est à moi !

Je suis homme et tant que ma race ne meurt

dans son giron la terre m'enveloppera,

elle me saisira et, sous un autre aspect,

ma mère, la terre, au monde me livrera.

Me livre-t-elle à la vie sous forme de fleur ?

ma feuille et mon bouton chercheront la lueur,

mais le noir de la terre, hélas ! me reprendra :

la lueur éternelle ne se conquiert pas ;

Étoiles claires ! étoiles du firmament !

DEUXIÈME ACTE

La nuit passa et le matin éploré apparut au-dessus de la ville de Prague qui s'éveillait. Encore dans le noir, je me levai, me préparant à une visite dont, endormi à ma table, la tête dans les mains, j'avais rêvé toute la nuit. Je me coiffai, lissai mes favoris autour de mon visage et ajoutai du noir à ma barbe et à ma moustache. Il était huit heures à l'horloge de l'hôtel de ville ce 10 août 1833, quand en traversant la place de la Vieille Ville, je me dirigeai vers le quartier Saint-François.

En un quart d'heure, j'y étais; des nuages chargés de pluie passèrent et le soleil clair, promettant une journée torride, jouait sur les vagues de la Vltava. Contournant l'ancien couvent Sainte-Agnès, j'arrivai bientôt à l'endroit indiqué.

C'était une petite maison basse, dans une rue étroite, que longeait une barrière où, passant une éminence, menait un sentier tracé par les passants. Un large et profond chenal se traînait par la petite rue devant cette maisonnette, et seule une planche permettait, comme le pont-levis d'un château fort, l'accès à sa petite porte basse. En travers de la ruelle, depuis cette maison jusqu'à une autre qui lui était semblable, sur le côté opposé, on avait tendu une corde et le soleil ardent jouait sur le linge étendu, qui était néanmoins déjà très usé.

Il y avait là quelques gamins, occupés à faire descendre l'un d'entre eux le long de la corde, au bout de laquelle il se balançait comme un ballot, dans le creux du chenal, pour récupérer un ballon qui y était tombé alors qu'ils jouaient un peu plus loin. Voici qu'à ce moment sortit de la maisonnette une femme à demi nue, qui ne portait qu'une jupe attachée par-dessus sa chemise déboutonnée et, sur la tête, un fichu noué contre le soleil; voyant la troupe bruyante faire descendre dans le chenal profond l'objet de ses espoirs, elle se lança sur la passerelle étroite, menaçant d'un balai fatigué ceux qui s'étaient emparés de son trésor et qui, voyant s'approcher d'eux des foudres non célestes et néanmoins réelles, prirent la fuite, abandonnant dans le chenal le ballot accroché à la corde, qui s'y enfonça aussitôt jusqu'au cou.

La mère mise en furie tira sur la corde pour extraire l'objet de ses espoirs qui, rançon de son talent, s'était ainsi crotté par terre comme un petit chien, et le prenant pour le paratonnerre de sa puissance électrique, tel un second Jupiter, le battit de ses éclairs, tant et si bien que la boue en jaillissait et maculait de son ordure le linge étendu. Mais le

pauvre paratonnerre réussit enfin à s'arracher, et mésusant de sa fraîche liberté, gagna aussitôt la rivière. À la femme qui avait retrouvé son calme, je demandai la direction du logis de la jeune fille qui m'avait écrit: dans cette personne, qui venait de faire sortir de l'idéal que je m'étais forgé dans la nuit ce petit frère crotté, j'avais sans le vouloir trouvé sa mère, et celle-ci ne parvenait point à comprendre pourquoi un tel monsieur, qu'elle tenait pour étranger à cause de son habit singulier, demandait, comme elle dit avec un sourire entendu, après une fille crevarde. Peu satisfait d'une telle réponse, je m'engageai sur la planche branlante qui menait à la maison basse et bientôt, après que j'eus légèrement frappé à la petite porte, un doux *Entrez* se fit entendre.

Je me trouvai dans une petite chambre. Sur un siège moelleux, la tête reposant sur sa main, elle était assise. Oui, c'était elle! c'était Marinka! Qui a vu la Mignon de Goethe peint par Schadow³? c'était Marinka, exactement elle! et les deux noms de Marinka et Mignon jouaient sur mes lèvres, qui hésitaient sur le nom par lequel je devais l'appeler. Je ne voyais qu'elle autour de moi: c'est ainsi qu'elle m'était apparue dans mes rêves, c'est ainsi qu'elle vivait dans mon esprit; c'est ainsi que je m'étais habitué à l'aimer à travers l'image de Mignon.

Une noire chevelure simple tombait en lourdes boucles autour d'un visage pâle et amaigri, qui présentait les signes d'une grande beauté, sur une robe blanche, qui, boutonnée en haut jusqu'au cou, atteignait en bas un gracieux petit peton, révélant une silhouette haute et mince. Une ceinture noire étreignait son corps fluet et un bandeau noir serrait un beau front haut et blanc. Mais rien n'atteignait la beauté des yeux noirs flamboyants, qu'elle avait bas en dessous du front; aucune plume ne saurait décrire cette expression de tristesse et de désir.

Interdit, je reste debout à la porte ; quant à elle, relevant légèrement la tête et me saluant d'un sourire triste, elle déclara : « Je vous connais déjà. Je ne vous ai certes jamais vu, mais votre œil me dit à cet instant tout ce que votre main a jamais écrit. » Il est bien possible qu'il en fût ainsi ; car à cet instant je ne savais pas ce que mon œil faisait, je ne voyais rien et ma hardiesse coutumière m'avait tout à fait quitté. Il y avait déjà un moment que je m'étais approché d'elle quand elle me fit signe de prendre place, et moi, prenant un tabouret bas, je m'assois... oh ! que je me serais volontiers agenouillé devant elle !

Alors seulement je parcours la pièce du regard. L'aspect en était triste, et longtemps je ne pus accorder ce misérable décor avec sa silhouette, son regard et sa mise. Les bris de la fenêtre étaient encollés de papier et au-dessus d'une tablette démantibulée, une petite araignée étendait ses fines toiles le long d'un mur humide et noirci. Se tenaient, dans un coin, une petite chaise à trois pieds près d'un siège sans dossier et, vide à côté d'un poêle à moitié cassé, un unique fauteuil. Au fond se trouvait, défait, un misérable lit défraîchi, et seules quelques assiettes en terre blanche colorées de vert et de marron, étalées sur une petite étagère au-dessus de la porte, complétaient le mobilier ; en face, un grand piano-forte de prix, près de la fenêtre, me fit douter si j'avais affaire à une fille pauvre ou si je devais la juger d'après sa toilette.

Nous parlions peu, mais nous regardions fixement l'un l'autre ; ce musicien, pourquoi ma plume rechigne-t-elle à écrire cela ? ce... mendiant du jardin du comte Canal était son père, un père plein de bonté. Riche autrefois, il était tombé dans cette grande pauvreté, sans y rien pouvoir ; et étant veuf, estimant qu'il ne serait jamais capable d'aussi bien servir Marinka, sa fille malade, avec une telle fidélité, il s'était remarié ; mais sa marâtre, celle-là même avec qui je m'étais entretenu en entrant, l'accablait d'avaries, et la

malheureuse Marinka n'avait, pour unique consolation, que le pianoforte, vestige de cette prospérité révolue, et, comme elle me le dit, mes écrits. Un peu plus tard, j'étais assis près d'elle sur le petit tabouret et elle me dégageait d'un doigt léger les cheveux du front. Nous nous connaissions depuis bien longtemps, nous nous comprenions l'un l'autre, sans même prononcer une parole. Elle me révéla qu'elle désirait depuis longtemps me connaître et seuls le fait de savoir que j'avais l'intention dès le lendemain de m'en aller pour un long voyage et l'approche rapide du terme de sa vie l'avaient poussée, quoiqu'elle me connût, moi et mon caractère, à cette démarche hardie. Elle savait, elle savait certainement le moment où elle devrait inéluctablement s'en aller; ce temps n'était pas loin, et pourtant elle me montrait comme elle aimait immensément cette vie et comme il lui était difficile de quitter en un âge si tendre une terre si belle.

Je n'étais pas en état de retenir mes larmes et la douleur étreignant ma poitrine en était d'autant plus vive. Ayant couché ma tête sur mes mains jointes, je demeurai ainsi, tout triste; quant à elle, s'étant levée, elle s'approcha d'un pas douloureux et affaibli vers le pianoforte, dont le son suave jusqu'à aujourd'hui n'est jamais sorti de mon esprit. Elle jouait! ah! avec quelle tristesse! quelle tristesse! La musique me sembla être le prélude de quelque chanson; levant la tête, je la regarde. Image inoubliable. Je vois encore sa robe blanche, retenue par une ceinture noire; dans ma mémoire reste gravé encore son petit pied fluet qui maîtrisait, tantôt plus fort, tantôt plus faible, le son de l'instrument; encore et toujours je vois son pâle visage triste et beau, ces boucles noires tombant autour de son front majestueux, et je rêverai jusque dans la tombe de la triste expression de son œil noir. Ses doigts graciles touchaient à peine l'instrument et les cordes, comme si elles la comprenaient, parlaient si tristement, si tristement... comme son œil. Elle chantait. Ma

chanson. Cette silhouette, l'harmonie du pianoforte, sa belle voix et la chanson que j'avais écrite avec un sentiment très profond, quiconque comprend cela connaît quelle tempête dans les sens menaçait alors de briser ma poitrine.

Des accents doux et suaves interprétaient cette chanson :

*Là-haut le pigeonneau
se plaint tout bas :
« pour qui ce bouton clos
dès demain s'ouvrira ? »
Et le buisson de roses
répond de son parfum :
« d'où sortira la fleur éclos
(très tristement) sinon de son tombeau ? »*

Sa voix lui faillit, tant était grande la douleur de son cœur ; mais elle ne pleurait pas. Les sons affligés du pianoforte remplirent cette courte pause, puis elle chanta :

*Quand le soleil se couchera
par derrière les monts bleutés,
ma fleurette se fanera
en dépit de la lune pâle.*

*Le pigeonneau aura pleuré,
roucoulant à travers le soir,
et le bouton de fleur penché
sa tête en la nuit noire.*

*La force du soleil
bien tard s'étant éteinte,
la nuit pure et nue étrangla
le bouton de son étreinte.*

Lamentablement, le pianoforte se taisait en tonalités toujours plus sombres, et sa triste voix sembla enfin s'endormir. Je m'éveillai des profondeurs de mon oubli ; à demi mort, je me hâte de sortir, ne pouvant plus demeurer là. « Hynek ! » s'écria sa voix sombre ; je me tourne vers elle, elle avait ouvert ses bras vers moi, ses yeux étaient vides de larmes ; je me jette à ses pieds, cachant mon front brûlant dans son giron, et sentant ses bras autour de ma nuque.

« Tu es le seul à partager ce que je sens ! » murmura-t-elle. « Toi, la seule à me comprendre ! » voulus-je répondre, mais il m'était impossible de prononcer un mot ; m'étant fait violence pour me lever, je me hâte de sortir. « Reviens ! reviens aujourd'hui encore ! » me cria-t-elle.

Depuis l'autre côté du chenal se tenait la mère en guenilles, rinçant son linge souillé ; le petit frère jouait au bâtonnet avec les autres.

Le jour passa et le soir vint, ce soir précédant mon départ pour le pèlerinage aux Monts-des-Géants. Pour la deuxième fois aujourd'hui j'atteignais, longeant le fleuve, le quartier Saint-François derrière l'église Sainte-Agnès. Il avait à nouveau fait de la tempête, des gouttes isolées formaient de petits ronds sur la lisse Vltava et les nuages orageux disparaissaient, bordés de l'or du soleil couchant, derrière les collines d'en face. De vieilles femmes portaient dans de grandes hottes de la vaisselle de terre déchargée d'un bateau qui venait d'accoster en amont ; et des gars, sans se soucier de la boue profonde, ayant à leur habitude remonté leurs habits jusqu'aux genoux et aux coudes, jouaient à la balle, riant et s'exclamant dans un grand vacarme à chaque fois que l'un d'entre eux s'abattait dans la boue sur la terre glissante.

Quelques vieilles qui, ayant mendié tout le jour, ergotaient sur leurs bienfaiteurs avant de regagner leurs trous pour dormir, avaient tiré d'une ruelle étroite un long banc où elles avaient pris place en un endroit spacieux pour

leurs palabres vespérales; je reconnus sans peine parmi elles la mère de Marinka, hirsute et crasseuse; sur sa tête échevelée, elle portait une coiffe noire aux dentelles déchirées; elle avait enfilé sur ses jambes sales et nues des souliers bas d'homme et la pointe de son foulard pendait par-dessus son épaule gauche, sans parvenir à couvrir son cou malpropre ni le trou qu'elle avait au dos de sa camisole. Une des vieilles commençait tout juste de raconter avec une grande vivacité un rêve qu'elle avait fait; appuyée d'une main sur une petite béquille, elle se tenait sur une petite éminence un peu plus haut que les autres; sinon elle était nu-pieds, dégrafée, revêtue d'une seule jupe déchirée, sur laquelle de grandes fleurs étaient imprimées, de sa tête enveloppée d'un grand foulard comme d'un turban, des cheveux gris tombaient autour de sa figure hâve, ridée et moustachue. Ainsi se tenait-elle dans l'éclat du soleil couchant. Au moment précis où je passais, elle se redressa de toute sa hauteur et, pris de tremblements, je l'entendis d'une voix forte déclarer ces mots: « Pour sûr, pour sûr, je vous le dis que vous ne la reverrez plus! », tandis que la mère de Marinka, retournant les cartes pour les lire, s'écriait d'une voix creuse et fatidique: « C'est cela, c'est exactement ça que j'ai rêvé moi aussi! »; « Le onze, et le quarante tout rond, madame Ančka! que je sois stérile si je ne dis pas la vérité! cria une autre au bout du banc; Je mise un gros! » « Moi aussi! » s'exclama le chœur des vieilles. De la ruelle parvenaient les sons du pianoforte et la voix de Marinka qui chantait:

*c'est du tombeau profond
que la fleur est éclosée.*

Traversant la planche glissante, je gagnai la maison et la salle. Marinka-Mignon. Marinka était assise comme ce matin au piano et chantait la chanson :

Là-haut le pigeonneau...

Elle était juste à la fin ; je m'assis sans mot dire près de Marinka, posant ma tête sur ses genoux ; sa main blanche passait en caresses légères sur mon visage, puis retourna à la voix des cordes, qui lui répondaient, passant à une autre chanson.

J'étais très triste ; s'en étant aperçue, elle cessa de jouer et me demanda ce qui me manquait.

« Demain je pars pour un long voyage, traverser les hauteurs ténébreuses de ces montagnes qui soutiennent le ciel ; qui sait quand je reviendrai, et tu me poses cette question ? lui répondis-je.

— Tu t'en vas pour un long voyage ! dit-elle, un long voyage, et moi... Qu'est-ce qui t'attire là-bas ?

— J'ai donné ma parole d'aller rendre visite à un ami malade qui m'attend au pied de ces montagnes.

— Quand pars-tu ?

— Avant que le soleil ne se lève.

— Avant que le soleil ne se lève, répéta-t-elle. Ah ! que j'aurais de bonheur, continua-t-elle, à partir avec toi ! là, dans le giron de la nature, dans l'ombre des montagnes qui soutiennent le ciel, près des chutes d'eaux printanières ou dans l'empire éternel du silence, voir à ton côté briller les lueurs du jeune matin, ou apercevoir le jour languissant mourir dans des rougeurs rosées, raffermissant les couronnes de roses qui ornent les fronts blêmes des géants morts. »

J'étais de plus en plus triste. « Marinka, m'écriai-je, Marinka ! le soleil se trouve profond au-dessous de nous ! je dois partir ! Le soleil levant doit me voir loin de Prague.

Quand je reviendrai, peut-être encore durant cette lune, je reviendrai à ce logis.

— Et ce sera une face étrangère, continua-t-elle, une face inconnue qui arrêtera le pèlerin et s'étonnera de le voir chercher celle qui depuis longtemps n'est plus; avec un sourire indistinct, elle contemple la larme dans l'œil de l'infortuné nouveau venu et, insensible, cherche à consoler cet affligé avec l'habituel "Aujourd'hui mon tour, demain le tien!"

— Marinka! » m'écriai-je, posant mon regard sur elle; la lune venait de sortir au-dessus de la maison d'en face et sa lumière tombait à travers la fenêtre cassée de Marinka; sa robe blanche faisait comme le vêtement blanc d'un esprit, comme l'éclat, blanc de neige, et ses cheveux noirs comme le brouillard sombre qui couronne le sommet de collines enneigées.

« Marinka, où seras-tu? » demandai-je. Elle fit sonner les cordes et d'une voix affaiblie, à demi étranglée, chanta un couplet d'une chanson populaire :

*Là, derrière la montagne, le bois
des prêtres chantent en chœur;
à trois pas de l'église.*

Il lui fut impossible de terminer le dernier vers du couplet, seul le pianoforte produisit l'air de la chanson, tandis qu'elle achevait d'une voix creuse et profonde :

ta mie repose au tombeau⁴,

et, se renversant entre mes bras, elle posa sa face contre mon front brûlant; elle savait bien que nous ne nous reverrions pas.

« Marinka, Dieu t'accompagne! déclaré-je en m'efforçant d'avoir l'air tranquille.